

Le miroir du Rised

Un mois, deux semaines, six jours et quarante-cinq minutes que je suis en détention provisoire, dans cette cellule, étroite et sombre, pour un crime que je n'ai pas avoué.

Les preuves sont accablantes ont martelé la police, le juge d'instruction, et même mon avocat. Mon père a été retrouvé, étranglé, dans son salon. Malheureusement, ce jour-là, je suis venu lui rendre visite en fin de journée, pour éclaircir un problème dans ma comptabilité. Nous nous sommes disputé, bruyamment, les voisins ont entendu nos éclats de voix, ils ont juré que j'étais la dernière personne sortie de chez lui ce soir-là vers 20 heures 15. Le légiste a déterminé l'heure de la mort aux environs de 20 heures.

Pourquoi aurais-je tué le père que je venais de retrouver ? Le procès doit avoir lieu d'ici six mois, je plaiderai non coupable, mais j'espère bien que mon innocence sera établie avant.

Les seules personnes susceptibles de m'aider sont : mon avocat, qui était aussi celui de mon père et son confrère, et Arthur, mon ami de toujours, le seul, aujourd'hui, à envisager ma non-culpabilité.

Maître Alexis Andersen paraît plus intéressé par sa notoriété que par le sort de ses clients, souvent il ne m'écoute pas. Ce matin, il me rend visite au parloir.

— Hugo, pouvez-vous une nouvelle fois me décrire les faits, essayez de vous souvenir du moindre détail.

— Maître, je ne l'ai pas tué. Le problème, c'est que vous ne me croyez pas.

— Nous allons tout reprendre depuis le début.

Je m'appelle Hugo Seller, j'ai 35 ans. Ma mère était professeure aux beaux-arts. Mon père, Henri, était un avocat d'affaires internationales.

Ma mère est décédée dans un accident de voiture, il y a 5 ans. C'est elle qui m'a transmis la passion pour l'art, les antiquités, elle a été mon mentor, mon guide, ma référence. Chaque week-end nous faisons le tour des brocantes, des galeries, des magasins d'antiquités. Le goût pour les miroirs m'est venu assez tôt. Un vieil antiquaire, passionné, m'a initié à ces objets dont on ne soupçonne pas le pouvoir. J'ai ainsi découvert que les miroirs en verre, sur plaque de plomb ou d'argent, sont apparus en Europe au 13^e siècle. C'est au 15^e siècle que Venise a développé la fabrication des miroirs au mercure, aussi appelés miroirs étamés. Le vieil homme disait que le miroir rend possible un travail complexe de mise en relation du soi et de l'autre, qu'il met en avant, sans filtre, les qualités et les défauts de la personne qui se regarde, il nous renvoie l'image vue par les autres. Lorsque nous nous regardons quel perception avons-nous de nous ? Parfois

on se plaît, parfois on se déteste, pourtant c'est toujours la même image, et si on veut changer quelque chose pour que les autres nous trouvent plus beaux, plus sympathiques, cela nous change-t-il vraiment ? Ma mère, elle, disait « ils sont le symbole de la vérité ».

Avec l'héritage de ma mère, j'ai ouvert un magasin dédié aux miroirs. Je l'ai baptisé « Le miroir du Rised », en référence à ce miroir magique, qui montre à celui qui l'observe, son désir le plus fort. Miroirs étamés de toutes tailles, miroirs Louis Philippe au bois mouluré enduit de colle, miroirs Napoléon III au cadre doré et frise perlée, miroirs à l'argent poli du 14^e siècle, ma boutique abrite de petites merveilles appréciées des collectionneurs. Je me suis fait un nom dans le milieu.

Mon adolescence a été bousculée par la séparation brutale de mes parents, j'avais 15 ans. Mon père, sans crier gare, s'est envolé pour l'Australie. Il a rejoint un ami, dans un gros cabinet de Brisbane, spécialisé dans le droit de l'immigration, des affaires et de la franchise. Il n'a pas choisi cette destination par hasard, l'Australie est l'une des cinq destinations majeures pour le poker. C'est là qu'a lieu, chaque année, un des plus gros événements de la discipline, le Aussie Millions. Le poker, une passion dévorante, qui avait atteint mon père depuis plusieurs années déjà, au point d'oublier parfois sa famille. Son départ nous a laissés, ma mère et moi, dans un état de sidération, j'ai banni mon père de ma vie.

Avant de quitter ce monde, mon grand-père s'est senti obligé de nous tenir au courant des faits et gestes de son fils. Il a gagné quelques tournois mineurs, ce qui l'a galvanisé. Au fil des années, sa profession d'avocat est passé au second plan. Egal à lui-même, il n'a pas travaillé suffisamment pour devenir joueur professionnel, il disait toujours qu'il était né sous une bonne étoile. Un jour pourtant l'étoile est devenue filante. Sans préavis, un beau matin, son employeur lui a signifié son congé. Pour subvenir à ses besoins, il a joué de plus en plus, il a misé de plus en plus gros, il a perdu de plus en plus. C'est alors qu'il a cru judicieux de fréquenter des cercles de jeu clandestins. Naïf ou idiot, il n'a pas compris tout de suite que les cartes pouvaient être truquées, la descente aux enfers a commencé.

Criblé de dettes, assailli par ses créanciers, des individus peu recommandables, à la rancune tenace, il s'est enfui d'Australie. Il est rentré en France et s'est installé dans la maison héritée de ses parents.

Il a pris rapidement contact avec moi. J'ai d'abord refusé de le voir. Il a insisté. Avec le temps, les rancunes s'apaisent, je n'étais pas prêt à pardonner, je n'étais pas prêt à oublier, j'acceptais juste de partager un peu de temps avec celui qui était mon père. Je me souviens de ce rendez-vous.

Cheveux blancs, barbe naissante, amaigri, fatigué, il était loin de l'homme charismatique parti vingt ans plus tôt. Nous étions gênés tous les deux.

Après deux heures de bavardage, centré essentiellement sur lui, je l'ai invité au magasin le lendemain, espérant qu'il s'intéresse un peu plus à moi. Il a accepté. Je le revois au centre du magasin, hagard devant l'image peu flatteuse renvoyée par les miroirs des quatre coins du hall d'exposition. A cet instant, il a compris dans quel abyme il était tombé. Son regard sur moi a changé, il s'est adouci et la voix cassée il a juste dit :

— Je suis fier de toi mon fils.

Il ne lui a fallu qu'une minute pour reprendre ses esprits,

— Tu travailles seul ?

— Oui.

— Je peux t'aider, ce ne doit pas être si difficile.

— Papa, c'est un métier que tu ne connais pas. Toi, le tien c'est avocat.

— Je n'ai plus envie, et puis, cela nous permettra de rattraper le temps perdu.

— Papa, le temps perdu ne se rattrape jamais.

—Hugo, même si on ne rattrape jamais le temps perdu, on peut décider de ne plus en perdre.

J'ai perdu ma mère, je viens de retrouver mon père, je ne me sens pas le courage de le repousser, au fond il me fait pitié.

— Eventuellement, tu peux garder le magasin lorsque je vais prendre livraison de nouvelles pièces. Mais on est bien d'accord, tu ne vends rien, et, bien sûr, c'est du bénévolat.

— Cela me va. Merci mon fils.

Un après-midi, je m'absente pour aller prendre livraison d'un miroir chez un client assez éloigné. Je demande à mon père de faire la fermeture, en lui recommandant de faire patienter, jusqu'au lendemain, tout éventuel acheteur. Il vient ainsi de temps en temps, Nos rapports ne sont pas tout à fait ceux d'un père avec son fils, mais, bizarrement, je me sens moins seul.

Chaque fin de trimestre, je fais un inventaire des miroirs pour m'assurer qu'il y a concordance entre le stock physique et le stock théorique. Aujourd'hui, stupeur, il manque un miroir Napoléon III, cadre sculpté, doré à la feuille d'or, avec des moulures striées et une frise perlée à l'intérieur, d'une valeur d'environ 10 000€. Je suis absolument sûr de ne pas avoir vendu ce miroir. Le magasin est sous alarme, j'exclu le vol. Il reste mon père. C'est la raison de ma visite impromptue chez lui. Sans préambule, je rentre dans le vif du sujet :

— Papa, lorsque tu as fait la fermeture du magasin la semaine dernière, as-tu vendu un miroir Napoléon III.

— Bonsoir, d'abord. Je ne sais pas à quoi ressemble un miroir Napoléon III et non, je n'ai rien vendu.

— Alors il a disparu, par magie.

Rapidement, il prend la mouche,

— Tu ne serais pas en train d'accuser ton père de vol ?

— Non, d'omission seulement.

La tension monte entre nous. Une petite voix me dit qu'il ne me dit pas la vérité, je sais qu'il a besoin d'argent. Planté face à lui, je le fixe droit dans les yeux, comme il le faisait lorsque j'étais enfant, que j'avais fait une bêtise.

— Papa, le miroir Napoléon III ?

— Bon d'accord, un gars est passé juste avant la fermeture. Il a flashé sur le miroir, il avait l'air pressé, je n'ai pas voulu le faire attendre.

— Et ? Tu as pris ses coordonnées ? Il t'a payé en liquide ou par chèque que tu aurais omis de me remettre ? Il a réclamé un certificat d'authenticité ?

— Tu m'agaces avec toutes tes questions.

— Pardon, tu laisses filer un miroir à 10 000€, de MON magasin, et je t'agace. Tu ne l'aurais pas plutôt fourgué à un de tes copains pour payer une dette ? Je te laisse 48 h pour le retrouver et me le rendre ou m'apporter les 10 000€, après je porte plainte.

Sans attendre de réponse, je suis parti en claquant la porte, mon père était bien vivant. En rentrant chez moi, l'horloge du salon a sonné, il était 19h30. Quel intérêt aurais-je eu à le tuer ? Maître Andersen m'a écouté en silence, comme d'habitude.

— Hugo, les voisins vous ont vu sortir après 20 heures et, d'après les conclusions de l'autopsie, votre père a été étranglé à l'aide d'une cordelette, de celles que vous utilisez pour accrocher les miroirs. Avouez que les coïncidences sont troublantes.

— Maître, les voisins se trompent et, je n'ai jamais de cordelette sur moi. A ma connaissance, l'arme du crime n'a pas été retrouvée.

— C'est exact. Cependant, les fibres prélevées sous les ongles de votre père correspondent aux matériaux saisis dans votre atelier.

— Je sais, mais ce produit est en vente libre. Avez-vous des nouvelles du miroir Napoléon III, c'est peut-être lui la clé de l'énigme. Mon père a fui l'Australie à cause de dettes de jeux, il a pu être retrouvé par un de ses créanciers.

— Les fadettes sont formelles, votre père n'a eu aucun contact avec quiconque d'étranger. D'ailleurs son répertoire était très restreint.

— Il avait peut-être un second téléphone.

— Hugo, je comprends votre désarroi. Vous assurez être innocent, malheureusement, rien ne vient contredire la possibilité que vous soyez coupable.

Voilà deux semaines que je n'ai pas eu de nouvelles de mon avocat. Hier, on m'a informé que j'étais convoqué chez le Juge. Ce matin, je suis conduit au Palais de Justice où Maître Andersen m'attend, il a l'air très en colère. Le Juge explique qu'un bien curieux colis a été reçu au greffe du tribunal. Un miroir Napoléon III, dépouillé de son attache, avec au dos une encoche qui laisse penser qu'il s'agit d'une cachette. Pas d'expéditeur, pas de mot d'accompagnement, des analyses sont en cours. Ceci a motivé la reprise d'investigations dans mon magasin afin de vérifier pour chaque miroir s'il y a un endroit secret. Sans ménagement, le juge commence son interrogatoire :

— Monsieur Seller, utilisez-vous les miroirs à des fins frauduleuses.

— Pas du tout, Monsieur le juge.

— Ne soyez pas trop catégorique, réfléchissez bien. Vous êtes déjà en mauvaise posture, avouer serait une bonne chose.

— Je n'ai rien à avouer...

Sur ce, le juge m'informe qu'au chef d'inculpation de meurtre s'ajoute celui de recel, lequel sera affiné au terme de l'enquête en cours.

Mon avocat ne bronche pas, si ses yeux étaient des revolvers, je serais mort. Avant d'être reconduit en cellule, Maître Andersen demande à s'entretenir avec moi en privé.

—Hugo, j'ai la nette impression que vous ne m'avez pas tout dit. Qu'y-avait-il dans ce tableau ?

— Je n'en sais rien. J'authentifie l'époque, je vérifie la qualité de la glace, jamais je ne démonte l'arrière d'un miroir.

— Hugo, je ne peux pas vous défendre si vous me cachez des choses. Je peux tout entendre.

— J'ai sûrement beaucoup de défaut mais je n'ai jamais trempé dans aucun trafic. Ce miroir, je l'ai acheté assez récemment, à un type mal aimable qui a prétendu l'avoir trouvé dans le grenier de sa grand'mère. Il était pressé, il n'a même pas discuté le prix. Quelques jours plus tard, deux hommes en costumes noirs cherchaient un miroir Napoléon III, je leur ai présenté l'objet, ils l'ont scruté puis sont partis en prétextant devoir réfléchir. Je ne les ai jamais revus. Des gens qui hésitent, cela arrive souvent, il n'y a rien d'anormal à cela.

— Pourriez-vous donner une description de ces trois individus à la police ?

— Je peux essayer, mais c'est assez flou dans ma mémoire.

Je sais qu'il ne me croit pas, il me quitte la mine fermée. Quel est l'idiot qui veut me faire plonger davantage en envoyant ce paquet ? À moins que cela ne se retourne contre lui ?

Les seules empreintes présentes sur le miroir sont les miennes. Celui ou ceux qui l'ont manipulé pour l'envoyer devaient porter des gants. Aucune trace d'une drogue quelconque, la police pense plutôt à une cachette pour des pierres précieuses, des analyses se poursuivent. La police suppose que mon magasin servait d'hébergement à un trafic bien organisé et n'envisage pas que je l'ignorais.

Ma description approximative des trois individus ne permet pas de les identifier, je risque maintenant une peine maximum.

Maitre Andersen me conseille vivement de plaider coupable, d'avoir des remords, des regrets, et, en l'absence d'autres éléments, d'avouer également le trafic, il pense que cela pourrait plaider en ma faveur.

— Maître, je me souviens peut-être de quelque chose. Arthur était là lorsque l'homme est venu déposer ce miroir. Même si je ne vois pas mon meilleur ami mêlé à un trafic, ces derniers temps, il semblait à l'affût pour gagner de l'argent. Cela m'ennuie de mettre en cause mon ami.

— Je comprends. Dans votre situation il faut explorer toutes les pistes, j'en fait part aux autorités.

Quelques jours plus tard, Arthur est convoqué par la police. Il a commencé par nier, puis, au bord de la garde à vue, il a fini par expliquer qu'il avait accepté de réaliser cette transaction contre 20 000 euros. Il a profité que mon père gardait le magasin pour venir chercher le miroir, prétextant que c'était moi qui l'envoyais. Mon père l'a suivi, il s'est rendu compte de la supercherie, Arthur lui a proposé un petite part de la commission et mon père aurait accepté. Il a aussi prétexté ne s'être jamais rendu chez mon père. Il nie avoir envoyé le miroir au tribunal. Cette version, si elle met en cause Arthur dans un trafic ne le rend pas coupable du meurtre de mon père, je reste le seul inculpé.

Les derniers événements ont poussé la police à procéder à de nouveaux interrogatoires. Un voisin qui promenait son chien le jour du meurtre aurait vu Arthur sortir de la maison de mon père, il reste confus sur l'heure. Une perquisition au domicile d'Arthur a permis de retrouver un morceau de cordelette semblable à l'arme du crime.

Après des heures et des heures d'interrogatoire et de garde à vue, mon ami a avoué avoir eu une violente altercation avec mon père qui le menaçait de tout me raconter s'il ne lui donnait pas une commission plus importante. A-t-il avoué ou pas, je n'ai pas eu l'information mais il a été inculpé de meurtre.

Le temps des démarches administratives et je retrouve enfin la liberté et mon magasin. Les perquisitions successives ont donné à la boutique un air de champ de bataille. Seuls les miroirs

à l'arrière épais ont été ouverts au cutter, mais cela va nécessiter de longues heures de restauration.

Aujourd'hui Maître Andersen me rend visite pour récupérer le chèque de ses honoraires. En entrant dans le salon, il s'arrête devant l'horloge :

— Magnifique pendule portique, marbre et bronze. Il y avait la même chez mes grands-parents, mais la leur fonctionnait encore.

— Celle-ci aussi, je la laisse toujours à l'heure d'hiver.

J'ai parlé trop vite, je crois qu'il a compris. Je m'empresse de rédiger le chèque en multipliant le chiffre au bas de sa facture par trois, je lui tends :

— Voilà Maître, je crois que nous sommes quitte.

Il a compris, mais, ne cherche pas à discuter, il a peut-être peur, car il avait raison de ne pas croire à mon innocence, je suis coupable.

Voici dans quelles circonstances Henri Seller, mon père, a trouvé la mort :

Depuis son retour en France mon père me pourrissait la vie. Il venait tous les jours au magasin, il voulait tout réorganisait, particulièrement ma comptabilité. Il me trouvait trop honnête, il disait que, dans mon métier, on devait pouvoir se faire de l'argent facilement, que les miroirs pouvaient être des supports discrets, qu'il avait une idée.

L'avocat était devenu ripoux. L'homme qui m'a apporté le Napoléon III, était sûrement un de ses amis, et les deux hommes en noir les receleurs. Je savais qu'il était devenu très proche d'Arthur. Je n'ai pas attendu l'inventaire pour me rendre compte de la disparition du miroir, là où il était placé dans le magasin sa disparition m'a sauté aux yeux le jour même. Lorsque je suis arrivé chez lui, j'ai aperçu Arthur qui sortait par derrière avec un paquet. J'ai expliqué à mon père que j'avais tout compris, que je pouvais être tolérant pourvu qu'il me rende le miroir et disparaisse de ma vie. Bien sûr, il a rejeté cette option, m'assurant que j'y trouverais mon compte. Devant mon refus catégorique, il est devenu comme fou, on en est venu aux mains, il y avait un morceau de cordelette sur la table de salon, sans doute laissé par Arthur, je l'ai saisi et, pris d'une pulsion meurtrière, je l'ai étranglé. Plus tard, j'ai brûlé la cordelette.

Le miroir de Rised m'avait montré mon désir le plus fort à ce moment-là : me débarrasser de celui qui venait perturber ma vie.

Des regrets ? des remords ? je n'en vois aucun, dans l'image que me renvoient mes miroirs. Mon père était un manipulateur, il a voulu jouer avec moi comme il jouait au poker, j'ai gagné la dernière partie, c'est tout.

Six mois plus tard,

Je sors d'un parloir avec Arthur. Il me plaint d'avoir perdu mon père dans ces circonstances, il me jure que ce n'est pas lui. Il me demande pardon d'avoir utilisé ma boutique pour son petit trafic. Il me fait pitié. Son avocat a fait appel, l'appel a été rejeté.

En sortant de la prison, je croise la mère d'Arthur. Elle est courbée par le chagrin, elle marche comme un automate, elle ne me reconnaît pas. L'image de ma mère passe devant mes yeux, son regard, pourtant si doux d'habitude, est plein de reproches. Elle a raison, je n'avais pas le droit ni de tuer mon père, ni de laisser accuser mon meilleur ami.

En rentrant sur la porte du magasin je mets une affiche, « absent pour rédemption ».

Léontine CHARLES